Concours de Mots du Progrès du Nord

BON N° 59

Mot trouvé ________

Découper et conserver ce bon.

faisant partie des sociétés adhérentes. »

C'est un premier sourire de l'enfant qui venait de naître, pour nous servir d'une image heureuse de M. Georges Petit, que nous étions conviés hier. Le sourire était gracieux et, ce qui est mieux, l'enfant est très vivant, rose, souple, bien râblé ; il vivra, certes, et il prospérera. Ce sera dans la vie sociale un solide gaillard qui ne démentira pas tous ses parrains d'hier.

Sur son berceau — heureux présage— aucune mauvaise fée ne s'est penchée. Va la vie, enfant, tous les vœux t'accompagnent, tous les concours te sont acquis.

Au fond, revenons-y : il s'agit, grâce aux fonds de la Mutualité scolaire, de donner à l'enfant plus de santé, de le cuirasser — si nous osons dire— contre le mal qui le guette. C'est de la médecine préventive. Et c'est si justement ça, que le docteur Dutilleul, de Lille, qui assistait à un déjeuner qui suivit la séance d'hier matin, et dont nous parlerons tout à l'heure, disait avec humour : « Mais c'est notre mort que vous voulez ! » Oui, prévenir plutôt que guérir ; faire pendant la belle saison l'écolier plus robuste, plus apte à subir les assauts de l'hiver, telle est l'œuvre qu'on s'est proposée et qu'on inaugurait hier.

Cette journée a débuté, sous la présidence de M. Edouard Petit, inspecteur général des Œuvres post-scolaires, si bien connu dans notre région — et ailleurs — qu'il nous semble inutile de rappeler tous les bienfaits qu'on lui doit — par une réunion dans une salle du Kursaal, où M. Georges Petit, qui présidait, définit en termes très heureux le but que se proposait l'œuvre naissante.

Il avait à côté de lui, outre M Edouard Petit, MM. Vancauwenberghe, président du Conseil général du Nord; Robelin, Connesson, Gérard, inspecteurs de l'Enseignement primaire ; Georges Selliez, président de la Fédération des Amicales laïques de Roubaix....

Les statuts et le règlement intérieur, rédigés par le bureau provisoire, furent adoptés après quelques observations et des déclarations dont nous voulons retenir celle-ci : que dès que fut connue l'extension qu'on voulait donner à l'œuvre de la mutualité scolaire : par l'Union, la Cure préventive, il y eut un afflux de mutualistes. — et que, d'autre part, pas plus qu'on n'avait oublié dans cette œuvre de la mutualité les Enfants assistés, on n'oublierait les enfants des assistés du Bureau de Bienfaisance.

A la fin de cette réunion, le Conseil d'administration de l'Union des Mutualités Scolaires des Ecoles Laïques de l'arrondissement de Lille fut ainsi composé, à l'unanimité :

Messieurs et Mesdames :

Aldebert Léon, président du Denier des Ecoles laïques de Lille ; Baudelle, institutrice, rue Guillaume-Werniers, Lille ; Carlier, directeur d'école, Croix-Rouge, Tourcoing ; Connesson, inspecteur primaire à Lille; Dupret, directeur d'école à Armentières ; Dufrieux, directeur d'école à Lille ; Gérard, inspecteur primaire à Lille ; Gombert, directeur d'école primaire supérieure à Fournes ; Legrand, directeur d'école primaire à Lille ; Merlier, directrice d'école à Roubaix ; Petit Georges, membre du Conseil supérieur de la Mutualité ; Prot, inspecteur primaire à Roubaix; Rogeaux, directeur d'école à Lille ; Selliez Georges, président de la Fédération des Amicales laïques de Roubaix ; Tétin, directeur d'école à Roubaix ; Walin, président de la Fédération des Amicales laïques de Tourcoing ; Vermont, directrice d'école à Haubourdin.

AU KURSAAL

Une conférence suivait dans la salle de spectacle du Kursaal, sous les auspices de l'Université populaire. Elle avait lieu devant une assistance nombreuse.

M. Debierre, sénateur du Nord, présidait. Il avait auprès de lui : outre les membres du Conseil d'administration de la nouvelle union, MM. Borromée, secrétaire général de la Préfecture du Nord, et Georges Lyon, recteur de l'Académie de Lille ; Cliquennois-Pâque, président de la Feuille d'Etain, etc.

M. Debierre salue MM. Edouard Petit, Georges Lyon et Georges Petit, au nom de l'Université populaire, et après avoir dit à son tour qu'il ne s'agit dans l'œuvre nouvelle que de concurrence pour le bien, donne la parole à M. Edouard Petit.

Celui-ci, dans une attachante causerie, montre le merveilleux essor pris par les Mutualités scolaires et félicite vivement son « homonyme » M. Georges Petit, de l'initiative qu'il a prise de fonder dans l'arrondissement de Lille, pour la Cure préventive d'enfants malades et débiles, une union des Mutualités scolaires qui s'étendra au département et à la France tout entière. La France compte 910.000 adhérents à la Mutualité scolaire. Que ne pas attendre d'un si bel élan de solidarité !

Nous voudrions suivre l'éminent inspecteur à travers sa causerie si merveilleusement documentée, si instructive et si spirituelle. Nous devons seulement tirer de ses enseignements qu'il a déjà été fait de remarquables efforts pour — dans la montagne dans la plaine, à la mer — soigner les enfants malades et prémunir les débiles contre les maladies qui les guettent. Mais ce sont là des efforts épars. L'union tentée dans l'arrondissement de Lille, et qui gagnera sûrement tout le Nord, entraînera un mouvement général, une cohésion de toutes les bonnes volontés du pays des instituteurs si bienfaisants, si dévoués, des familles, pour le plus grand bien de l'enfance, de la Nation et de la République.

... Pour le plus grand bien aussi de la défense laïque, a dit M. Edouard Petit vers la fin de sa conférence. La défense laïque légale peut être, doit être assurée par le Parlement, par l'Etat ; mais la défense laïque « sociale », c'est nous qui le pouvons faire et qui la ferons.

Après un salut à l'Union des Mutualités du Nord, au nom de la Ligue de l'Enseignement, dont il est le secrétaire général, de M. Robelin et une allocution très applaudie de M. Debierre, où il convia les citoyens à la défense de l'école, pierre angulaire de la République, un concert fut donné, qui obtint un très vif succès.

Un dîner était offert après la conférence par le Bureau de l'Union des Mutualités à l'Hôtel de l'Europe. Nous y avons noté la présence autour de M. le recteur Lyon, qui présidait, de MM. le sénateur Debierre ; Borromée, secrétaire général de la préfecture, représentant M. le Préfet ; M. Edouard Petit ; Georges Petit ; Georges Selliez ; Piolaine, Pellier, directeur de l'enseignement primaire ; Leroy, chef du cabinet du Préfet du Nord ; docteur Dutilleul, docteur Leroy ; les inspecteurs d'Académie Gérard, Connesson, etc.

Au dessert, M. Georges Petit prit la parole ;

M. Georges Petit dit que ce n'est pas sans une certaine émotion, une certaine confusion qu'il prend la parole dans ce milieu universitaire. En quoi il a tort, car il refait éloquemment l'historique de l'œuvre qu'il vient de fonder avec le concours de M. Robelin, son collègue au Conseil supérieur de la Mutualité, et de M. Edouard Petit. Il adresse aussi ses remerciements à M. Georges Lyon, qui avec Mme Lyon, s'est dévoué aux œuvres de prévoyance et de solidarité sociales. Enfin, il fait l'éloge de M. Edouard Petit.

Après lui, — et nous abrégeons à grands traits, pour ce soir, — MM. Borromée, secrétaire général de la Préfecture ; Vancauwenberghe, président du Conseil général du Nord ; Lyon, recteur d'Académie ; Edouard Petit — en l'honneur de qui fut chanté un vivat flamand — apportèrent à l'enfant nouveau-né leurs meilleurs souhaits.

Ainsi prit fin cette réunion aux lendemains pleins de promesse pour les petits enfants et pour la démocratie républicaine.

VOTRE JOURNAL

Ami lecteur, qui rentrez des champs ou de l'atelier, vous voici, pour abréger les longues veillées d'hiver, assis devant un bon feu de bois qui pétille joyeusement dans l'âtre, si vous êtes de la campagne, ou devant un feu de houille, dont les gaz s'échappent en une petite flamme bleue, si vous êtes à la ville. Et qui que vous soyez, assis sur votre chaise ou allongé dans un fauteuil, vous prenez votre journal, celui-là même que vous avez maintenant en main et vous y parcourez les dernières nouvelles du monde entier.

Pour cinq centimes, vous avez ce que les monarques les plus puissants d'autrefois eussent en vain cherché à obtenir à prix d'or. Vous connaissez en effet, tout ce qui s'est passé la veille même, sur notre planète, depuis le petit accident dont fut victime telle personne de votre canton, jusqu'à cette catastrophe qui, à l'autre bout du monde, pour ainsi dire, vient de coucher dans la tombe des frères inconnus.

Avez-vous jamais réfléchi à la somme prodigieuse d'efforts... et aussi d'argent, qu'il faut dépenser chaque jour pour livrer ainsi le journal où vous parcourez sans fatigue les événements, petits ou grands, comiques ou tragiques, grotesques ou grandioses, dont l'univers a été le théâtre ?

Il a fallu d'abord, certes, que la science, en inventant le télégraphe, puis le téléphone, en inventant aussi de magnifiques machines, permette aux nouvelles de parcourir en quelques heures les distances les plus grandes et aux imprimeurs de les publier rapidement à des milliers d'exemplaires.

Ce qui frappe l'esprit, c'est tout d'abord la pensée du nombre incroyable de personnes, qui de près ou de loin, directement ou non, collaborent à la confection de votre journal.

Ce sont d'abord, sur tous les points du globe, les correspondants, soigneusement choisis qui, groupés par de puissantes agences, se tiennent à l'affût des événements, et se précipitent sur le télégraphe ou le téléphone dès qu'un fait se produit. C'est ainsi qu'en quelques heures, le lecteur français saura quels sont les derniers événements du Mexique, le nombre de bateaux qui ont sombré dans la dernière tempête du Canada ; les nouvelles fantaisies du président de la république chinoise, l'état des pourparlers des Balkans. Il suivra, aussi bien que s'il y assistait, les vols des aviateurs disséminés par toute la terre et la chute d'un aviateur américain ou russe ou japonais lui parviendra presque aussi rapidement que si elle avait lieu en France. Rien n'est épargné pour arriver à connaître le plus vite possible ce qui peut intéresser les lecteurs. C'est ainsi qu'on a vu un correspondant de guerre rester quinze ans en Mandchourie dans l'espoir de voir se produire le conflit russo-japonais. Il fut en effet témoin de l'agression de Port-Arthur et put l'annoncer le premier.

Ces nouvelles des quatre coins du monde ne sont pas les seules à parvenir aux bureaux de la rédaction. Tandis qu'un rédacteur à la main prompte et à qui les noms géographiques sont familiers, les recueille rapidement au téléphone, voici des dépêches qui arrivent du département ou de la région, annonçant tel gros accident, tel crime, telle rixe sanglante qui vient d'attrister une localité.

Et puis, voici le facteur, qui dépose un paquet de lettres. Ce sont les menus faits dont la région a été le théâtre dans chaque localité, le journal a son correspondant dévoué ; ami politique le plus souvent, et précieux auxiliaire, qui non seulement lui envoie, comme on dit en argot de journaliste, les petits accidents, incendies, suicides, arrestations, mais encore rend compte de la vie économique, politique et sociale du pays, qui parcourt les foires et marchés et fait connaître les cours des denrées, qui assiste aux fêtes, aux cérémonies, aux banquets et en dresse un fidèle compte rendu.

Tout cela arrive de tous côtés à votre journal, ami lecteur. Et ce n'est pas tout. Comme vous voulez savoir ce qui se passe dans la ville où s'imprime votre journal, voici les reporters partis en chasse et ce n'est pas toujours facile besogne que cette chasse aux nouvelles, chasse quotidienne, où il faut, pour trouver du gibier, un flair particulier, qu'on n'acquiert qu'à la longue et qui permet de distinguer les nouvelles exactes, des « canards » auxquels les plus malins peuvent se laisser prendre.

Voici encore le chroniqueur judiciaire qui va, pour vous, résumer les débats tragi-comiques de la correctionnelle, ceux plus sombres de la cour d'assises, ou ceux, toujours solennels, du conseil de guerre.

Voici le chroniqueur théâtral, assidu des scènes de spectacle, où il ne s'amuse pas toujours, mais qui, brillant causeur, critique avisé, vous raconte avec bonne humeur, la soirée qu'il vient de passer.

Voici l'échotier, potinier, railleur, mordant ; voici le chroniqueur sportif, pour qui le foot-ball, la boxe ou le cyclisme n'ont pas de secrets, et voici encore, tous ces articliers dont les entrefilets littéraires, scientifiques ou artistiques vous charment tour à tour et font de votre journal une encyclopédie bien vivante et sans cesse renouvelée.

Comment tous ces matériaux vont-ils se répartir entre leurs rubriques spéciales, pour former ce tout harmonieux qui invite à la lecture ? C'est ici qu'apparaît le secrétaire de rédaction chargé de la « cuisine ». Et c'est une cuisine, en effet, que l'amalgame intelligent de toutes ces nouvelles de France et d'étranger, de ces comptes rendus et chroniques, qu'il s'agit de vérifier, pour en contrôler l'orthodoxie ou simplement la forme, qu'il s'agit aussi de trier, pour prendre d'abord les plus intéressants, écourter les uns, allonger les autres, en remettre au lendemain ou en jeter définitivement au panier.

Par-dessus tous, vient le rédacteur en chef. C'est lui qui imprime au journal sa ligne politique, lui qui en des éditoriaux quotidiens, résume, en quelques lignes fougueuses ou étincelantes, les événements de la vie publique et en tire l'enseignement qui convient ; c'est lui qui tranche les cas embarrassants. C'est la tête de la maison et il faut, pour tenir l'emploi, non seulement une instruction solide — un journaliste ne sait jamais trop de choses — mais aussi et surtout l'expérience des luttes politiques, une grande finesse et un jugement à toute épreuve.

Ainsi, voyez quelle petite armée est nécessaire pour confectionner votre journal. Ajoutez à cela qu'il faut non seulement faire bien, mais faire vite ; songez qu'il faut encore une administrateurs et des comptables pour la partie commerciale de l'entreprise, qu'il faut des typographes pour composer le texte, des correcteurs pour en éliminer les fautes qui, malgré tout, hélas ! sévissent toujours, des conducteurs de machines pour l'impression, des dépositaires, des sous-dépositaires, vendeurs de journaux, pensez que tout ce monde doit être payé ou trouve son bénéfice dans la vente du journal avant de vous le livrer pour cinq centimes et vous ne serez pas éloigné de croire que votre journal n'est pas une des moindres merveilles du monde moderne ; et vous ne l'en aimerez que davantage.

Pierre NANCY.

Election d'un délégué mineur
aux Mines de Lens

Dimanche dernier il a été procédé au second tour de scrutin pour l'élection d'un délégué mineur à la fosse N° 2 des Mines de Lens, en remplacement de M. Arthur Lehut, décédé.

Voici le résultat : inscrits, 579 ; votants, 469. MM. Léon Lobel, 221 voix, élu ; Henri Créteur, 121 ; Auguste Villet, 101 ; Léon Hainaut, 45 ; nul, 1.

CONTES ET VARIÉTÉS

Le Suicide de Bambou là !!!

Il s'appelait ainsi... cachant son véritable nom sous ce pseudonyme plus ou moins baroque mais bien approprié à sa maigreur, à sa taille démesurément grande... élancée... comme un bambou...

On lui avait dit un jour :

— Tu devrais prendre un autre surnom, mon vieux... Bamboula, est celui d'un nègre... Tu es blanc, toi... toujours blanc, surtout le soir, sous ton masque enfariné...

Le clown du Cirque d'Hiver avait haussé les épaules :

— Erreur... grave erreur... Regardez-moi bien... Je suis aussi grand et aussi maigre qu'un bambou... Je resterai toujours bambou... là ! !

— Un jeu de mots...

— Soit... il me plaît... je le garde...

Ce clown que la Direction du Cirque d'Hiver s'était attachée à prix d'or était l'un des plus remarquables, que l'on eût connus jusqu'alors. Il faisait la joie des enfants, des grandes personnes mêmes ! Ses bons mots, ses joyeux quiproquos, ses boutades et ses saillies, provoquaient de formidables éclats de rire.

Il avait fait courir tout Paris. Les engagements les plus rémunérateurs lui étaient effectués partout. Il était riche, célèbre, envié.

Le soir, quand il apparaissait dans l'arène, avec son costume de satin vert et rouge, recouvert de paillettes d'or où les lampes électriques jetaient mille feux, mille scintillements diamantés, son entrée faisait sensation. Nul mieux que lui ne savait donner aux traits de son visage les expressions les plus comiques, les plus grotesques. Dans sa laideur il était beau, superbement beau... Ses reparties, ses histoires, aussi fines que plaisantes, dénotaient chez ce clown une intelligence supérieure.

Mais où il était inimitable, où il se surpassait, c'était dans le spectacle du « Suicidé vivant » le clou de la représentation. Cette partie du programme eût été suffisante pour faire salle comble.

Du haut du cirque, à vingt mètres du sol, Bambou là ! sur un trapèze, exécutait les exercices les plus périlleux, devant la foule frissonnante. Puis, s'asseyant sur la barre flexible, il saluait, plaisantait, narguait les spectateurs, envoyait des baisers aux dames, la bouche en cœur, les yeux clos, les pieds agités d'imperceptibles tressaillements. Et soudain, au milieu des bravos frénétiques, il se laissait glisser, rapide comme l'éclair, le long d'une mince cordelette de soie, presqu'invisible, jusqu'à terre, donnant ainsi l'illusion réelle d'une chute mortelle...

Par trois fois il rebondissait sur le sable comme une balle de caoutchouc, puis, demeurait sur la piste les bras en croix, faisant le mort... On le regardait, frappé de stupeur. Etait-il blessé ! !

Etait-ce une feinte... Avait-il les os meurtris... On ne savait...

Devant 3.000 personnes haletantes, Bambou...là ! ne bougeait plus. Cela durait quelques secondes... longues comme des siècles... Et, lorsqu'un spectateur impatient de savoir, pris de pitié, se levait, descendait dans l'arène pour lui porter secours, le clown se relevait d'un seul bond et, avec un accent bien parisien que soulignait une grimace plus horrible que jamais en guise de sourire, il disait, très calme :

— Vous dérangez pas... m'sieur ! V's êtes bien bon ! ! !

De toutes parts, les applaudissements éclataient... On trépignait... et par trois fois aussi, Bambou...là ! ! l'irrésistible Bambou...là ! ! s'inclinait devant la foule complètement rassurée maintenant.

C'était le clou du spectacle ! ! Mais quel clou pour les amateurs de sensations...

. . . .

II

Depuis huit jours, Bambou... là ! ! n'était plus le même. Lui, si gai, si plein d'entrain, était devenu songeur, triste, morose. Les bons mots et les saillies ne sortaient plus de ses lèvres... ne provoquaient plus autant de rires...

La représentation terminée, il rentrait rapidement chez lui, sans même serrer la main de ses collègues.

Le directeur n'avait pas manqué de s'émouvoir... Non seulement le caractère du clown était changé, mais la renommée qui jusqu'alors avait entouré son nom légendaire, semblait ne plus lui être aussi favorable...

Vous êtes malade, mon ami, lui dit un soir le directeur.

— Moi... mais non... je vous assure...

— Allons donc.. je m'en suis bien aperçu... et malheureusement je ne suis pas le seul...

— Une idée, monsieur le directeur.

— Non... mes recettes diminuent... vous n'enlevez plus la foule, comme autrefois... mon pauvre Bambou... là ! !

Il soupire.

— Oui, mon pauvre Bambou... là ! !

Le clown avait baissé la tête.

— C'est vrai, vous avez raison... Monsieur le Directeur... Une mauvaise grippe que j'ai depuis un mois...

— Reposez-vous quelques jours... mon ami. Nous sommes aujourd'hui mardi. J'annoncerai votre rentrée pour dimanche en matinée... Cela fera sensation...

Bambou... là ! ! avait accepté. Pendant 5 jours on ne vit plus son nom au programme et malgré tous les efforts du directeur, les gradins du Cirque d'Hiver présentaient de nombreux vides

Le clown était resté chez lui... Mille pensées confuses agitaient son cerveau. Une tristesse infinie lui broyait l'âme, lui meurtrissait le cœur... Malade... oui... il l'était... mais pas comme il l'avait laissé croire au directeur

Un mois plus tôt, en revenant du cirque, il n'avait plus retrouvé chez lui, la femme qui, depuis deux ans avait été sa seule joie, son unique pensée, la source intarissable de ses boutades...

Lassée sans doute de ce bouffon, autant qu'elle s'en était éprise, elle était partie vers d'autres amours.

Bambou...là ! ! crut en devenir fou. Il se mit à sa recherche, dépensa l'or à pleine mains, fouillant tous les recoins de Paris.

Que lui importait, la vie maintenant... quelle valeur pouvaient avoir pour lui les billets de banque gonflant son portefeuille !

Il chercha pendant quinze jours. Il ne découvrit rien... absolument rien... Alors, désespéré, il n'eut plus qu'une seule pensée : Mourir.

Tout d'abord, il repousse cette idée... Mourir ! à 35 ans, en pleine gloire, en plein triomphe ! Allons donc, ce serait fou... Et puis, cette femme n'en valait pas la peine. Il l'avait entourée des soins les plus aimants et dévoués, satisfaisant ses moindres caprices, elle l'avait abandonné. Eh ! bien... il l'oublierait, il n'y penserait plus jamais... Oh ! la misérable.

Et le soir, il revenait au cirque, il lui fallait grimacer, chercher des mots, des quiproquos sonores. Quel martyr ! Quand on riait, Bambou...là portait la main à sa poitrine. Cette joie, qu'il répandait autour de lui, lui torturait le cœur. Son visage prenait une expression farouche, presque de haine pour toute cette foule qui ne comprenait pas, qui ne pouvait pas comprendre... Ses yeux brillaient comme des escarboucles, lançaient des éclairs. Un rictus plus affreux que le plus horrible de toutes ses grimaces lui venait aux lèvres et la foule n'en trépignait que davantage, n'en connaissant pas la cause.

A la fin, il ne se sentit pas le courage de résister plus longtemps ; depuis 8 jours, il souffrait... comme un damné... endurant le plus épouvantable supplice.

Et, seul, dans son appartement du parc Monceau, le clown songeait à tout cela.

Peu à peu, le calme revenait dans son esprit... Ce repos lui avait fait du bien... Puis... il devait oublier cette femme qui après lui avoir brisé le cœur semblait maintenant porter atteinte à son prestige, diminuant sa gloire... Cela, c'était son œuvre... Il devait réagir... Il réagirait.

La veille de sa rentrée au Cirque d'Hiver, annoncée depuis deux jours par toute la presse théâtrale, le clown était sorti, longeant les grands boulevards. Soudain il eut un violent haut-le-corps. Là, à quelques pas de lui, devant un kiosque réservé aux affiches, une femme se trouvait parmi la foule consultant les spectacles du lendemain... Et cette femme, un homme lui donnait le bras... une sorte de dandy, aux cheveux blonds pommadés, à la moustache conquérante.

Incapable de faire un pas, figé de stupeur, il regardait le couple, inconscient, les yeux hagards.

Plus de doute... Cette femme... c'était elle... Ces cheveux noirs, opulents, c'étaient les siens... Cette taille fine, souple, bien cambrée, c'était celle que lui, le malheureux, avait tant de fois enlacée... le soir... Cette poitrine large, laissant deviner une gorge d'un galbe parfait, c'était la sienne... et tout cela, après avoir été à lui, bien à lui... appartenait maintenant à l'autre... Oh ! quelle torture...

Devant le kiosque, une affiche tricolore attirait tous les regards :

« Demain, Dimanche, au Cirque d'Hiver
« Rentrée de l'incomparable BAMBOU... LA !
« L'inimitable Suicidé Vivant »

Le clown regardait... Il entendit ces mots prononcés par l'homme, des mots qui lui déchirèrent le cœur !

— Nous irons, ma chérie... Le fameux Bambou...là ! fait sa rentrée... Une délicieuse matinée pour nous...

Un remous se produisit dans la foule. Le clown violemment bousculé fut rejeté en arrière... Les piétons poursuivaient leur promenade un instant interrompue...

Et lui... Bambou...là ! ! le clown qui faisait rire... l'inimitable, l'incomparable Bambou-là ! était demeuré sur le trottoir... hébété... ne sachant plus... la tête en feu... les jambes flageolantes...

III

On avait refusé du monde... Des gradins aux stalles, des loges aux fauteuils, les toilettes claires et vaporeuses des femmes, ressemblaient à un délicieux parterre de fleurs...

Tout Paris était là. Personne n'avait voulu manquer cette rentrée sensationnelle...

A quelques mètres à peine de la piste, une jeune femme attirait tous les regards. Auprès d'elle, un homme lui souriait amoureusement. C'était le couple que le clown avait aperçu la veille.

Jamais Bambou...là ! ! ne s'était trouvé aussi en verve que ce jour-là... Les répliques les plus amusantes, les plus de circonstance fusaient de ses lèvres carminées... Il gambadait, critiquait les artistes, donnait des ordres au personnel qui ne l'écoutait pas, provoquait les rires les plus irrésistibles...

Le directeur exultait ! ! Bambou... là redevenait ce qu'il avait été... et avec lui les recettes... la gloire... la foule... le triomphe...

On annonça le N° 13. C'était le tour de Bambou... là ! ! le fameux trapèze... la descente vertigineuse... la mort... pour rire ! !

Le clown, avec l'agilité d'un singe ou la souplesse du léopard, avait gagné le haut de la coupole du cirque... Pendant quelques minutes il exécuta les tours les plus périlleux, se suspendant dans le vide, puis il s'assit...

D'un long regard, il embrassa la foule haletante, à ses pieds, puis ses yeux se fixèrent sur la jeune femme qui, à côté de l'homme blond, regardait. Bambou... là ! ! la vit tressaillir, baisser la tête... pâlir...

Plus de doute... c'était elle... bien elle...

Le clown lança ces mots :

— M'sieur l'orchestre... une marche funèbre, s'i vou plaît... Les violons pleurèrent.. Là-haut, Bambou.. là... plus pâle que son masque de farine, attendait impassible...

D'un geste rapide, il repousse la cordelette de soie qu'on lui tendit... ses lèvres s'ouvrirent...

— Marthe... Marthe...

La jeune femme avait tressailli...

Alors le clown eut un rictus plus effrayant encore.

Il était monté debout sur le trapèze se balançant avec rage.

Les violons pleuraient toujours... plus vibrants... Les flûtes répondaient... Les hautbois exhalaient une plainte,

On entendit encore :

— Hé, là-bas... l'homme blond des stalles... Je crois que vous pourrez vous déranger... maintenant.

Un dernier balancement. Un cri : Hop ! Hola ! Hop ! Ce fut tout ! !

. . . .

Et au milieu d'un tumulte épouvantable — tandis que de toutes parts s'élevaient des cris d'effroi... un corps aux lèvres sanguinolentes, était venu s'abattre sur la piste, presqu'aux pieds d'une femme...

Bambou... là ! ! l'irrésistible Bambou...là, l'incomparable « Suicidé Vivant » gisait sans vie... bien suicidé... pour toujours, à côté de l'infidèle... évanouie ! !

Henri MESSEANT,
Adhérent à la Société des Gens de Lettres.

Les républicains s'organisent
A CAPPELLE

Le mouvement d'organisation s'étend dans le canton de Cysoing. Nos lecteurs savent l'initiative prise par nos amis de fonder une fédération cantonale, reliant les ligues communales des communes cysoniennes.

Le canton de Cysoing, qui compte 14 communes, comptera bientôt 14 ligues républicaines.

Hier, c'était à Cappelle que les démocrates se mettaient à la besogne. Ils en firent de la bonne.

A l'invitation de leur sympathique maire, M. Charles Desprez, conseiller général, ils répondirent en grand nombre et pleins d'enthousiasme.

Après lecture et adoption des statuts fédéraux, l'assistance écouta avec attention et intérêt la causerie de notre collaborateur, M. Bétremieux, conseiller municipal d'Hem.

Notre ami eut d'abord un mot aimable pour M. Desprez et félicita la démocratie cysonienne de la belle victoire remportée sur son nom.

Il définit ensuite aux applaudissements de l'auditoire, le programme républicain.

— Nous sommes, a-t-il dit, le parti de la démocratie française, de la liberté de penser et de la justice sociale. Nous voulons, par l'union des républicains, rendre toute réaction impossible ; par la pratique d'une politique de solidarité sociale envers la démocratie laborieuse, nous voulons aussi prouver que la révolution est inutile. Entre le parti de la réaction cléricale et le parti de la révolution, il y a place pour toutes les bonnes volontés républicaines, pour tous les démocrates non de nom, mais de cœur et d'action.

C'est l'union de tous ces hommes résolument hostiles aux démagogies, qu'il faut réaliser et organiser en vue des luttes futures et en prévision d'une réforme électorale.

Organiser cette union, être bien ce qu'on est, sans compromission aucune, lutter pour des idées, se donner tout entier à un idéal, voir au-dessus des personnes : l'intérêt supérieur de la République et le bien-être du peuple, c'est barrer le chemin à la réaction facteur de révolution, c'est barrer la route à la révolution facteur de réaction.

En terminant, M. Bétremieux félicite les démocrates présents d'avoir compris leur devoir et les adjure de le remplir jusqu'au bout.

M. Desprez remercie et la séance est levée au milieu de l'animation la plus vive.

Feuilleton du 29 décembre 59

La Bande Rouge

(les Pollet et leurs complices)

PAR

M. Eugène Caprillière-Beauclerc

Ce drapeau a dit à nos cœurs rassérénés ?

— Puisque je flotte là-haut, c'est qu'ici, vous êtes en France !

Et une immense reconnaissance monte de nos âmes vers le fier pavillon qui nous abrite sous ses plis et pour lequel nous nous sentons tous prêts à donner la moelle de nos os.

— Bravo ! mon cher mari, dit une voix aux accents émus. Nous vous écoutions toutes les trois et nous sommes heureuses d'avoir si bien compris votre grand amour du drapeau.

M. de Kergorant, en se retournant, aperçut alors dans l'embrasure de la porte trois charmantes têtes de jeunes femmes qui lui souriaient, avec la perle d'une larme discrète au coin des yeux.

— Ah ! ah ! vous écoutiez, petites curieuses.

— Nous n'avons rien perdu de cette belle leçon et vous avez eu aujourd'hui des élèves qui n'oublieront pas ce que vous leur avez fait sentir de grand, de noble, de pur dans votre explication de ce fanion multicolore qui symbolise la patrie.

— Très bien dit M. de Mérande en riant. N'ajoutez plus un mot, Kergorant, elles vont pavoiser la façade de la maison.

— Cela ne pourrait réjouir que les rossignols ou les fauvettes, dit Madame de Mérande, car ici, au milieu des bois, nous n'avons guère de chance de voir des curieux venir admirer notre demeure.

— Les curieux viendront demain, dit M. de Mérande. J'ai reçu tout à l'heure, par la poste, l'avis de l'arrivée de.....

— De qui ? interrogèrent vivement Mesdames de Kergorant et de Mérande, pendant que Marguerite, sentant ses joues s'empourprer, se taisait, baissant les yeux mais conservant une extrême attention à ce qui allait être dit.

— Ce n'est pas de qui ? c'est l'arrivée de « quoi » qu'il faut demander, car ce qui va arriver c'est un magistral turbot et une gigantesque langouste.

M. de Kergorant se mit à rire pendant que Madame de Mérande, exprimant la déception de ses deux compagnes, reprit :

— La langouste et le turbot sont des plats de luxe que l'on n'a pas l'habitude d'exhiber sur une table de salle à manger sans que ce petit extra ne se justifie. Eh bien, justifiez-le.

— Ce n'est pas pour moi, dit Louise, je n'aime pas la langouste.

— Et moi, je crois bien que je n'aime pas le turbot, ajouta Marguerite.

— Alors, dit sérieusement M. de Mérande, Kergorant et moi nous tâcherons de faire honneur aux deux pièces annoncées. Nous les mangerons à votre santé.

— Tout seuls ? En égoïstes ? interrogea Louise.

— Tout seuls... à moins pourtant que l'on ne vienne nous aider. Comme le turbot est d'importance, si j'en crois la lettre d'avis, et que la langouste est de taille à r.ss.s..r dix personnes, je serais désolé, pour ma part, de donner à ces dames le spectacle de nos indigestions, aussi, mon cher Kergorant, si vous êtes de mon avis, je vais faire atteler le break tout à l'heure et nous irons jusqu'à Dunkerque pour tâcher de recruter des convives.

— Un break pour vous deux ?

— On part deux, on revient quelquefois quatre, dit M. de Kergorant.

Pendant ce temps, Mme de Mérande, qui s'était approchée du petit meuble de la véranda, venait d'ouvrir un tiroir et d'en tirer une lettre sur le contenu de laquelle un rapide coup d'œil lui fit connaître ce que son mari ne voulait pas dire, par taquinerie ou pour ménager une surprise à tout le monde.

Cette lettre contenait ces mots :

« Mon cher ami,

« Nous arriverons à Dunkerque, mon neveu et moi, demain à cinq heures du soir. Venez nous chercher au buffet de la gare avec votre grand break. Si Kergorant n'est pas à Mérande en ce moment, nous pourrons le prendre avec nous.

« Mes bonnes amitiés.

« Cte de Martinac ».

Triomphalement, Mme de Mérande s'écria :

— Je les connais, moi, ceux qui vont faire honneur demain à la langouste et au turbot. Ces pièces de résistance arriveront probablement ce soir dans le grand break, en même temps que M. le comte de Martinac et son neveu M. Georges.

Et voilà la preuve de ce que je proclame, ajouta Mme de Mérande en brandissant gaiement la lettre révélatrice.

M. de Mérande se mit à rire et dit à sa femme :

— Je te savais bavarde, mais non curieuse au point de lire une lettre.

— Oh ! des lettres décachetées et qu'on laisse traîner dans des tiroirs ouverts, je pense bien que c'est là un geste permis.

— Et si la lettre avait été mise dans un tiroir soigneusement fermé ?

— Je l'aurais ignorée, mais si je t'avais vu placer cette missive dans un endroit secret en lui donnant l'apparence d'une lettre qu'il m'était interdit de lire...

— Eh bien ?

— Eh bien, je l'aurais lue tout de même. Ce qui t'intéresse doit forcément m'intéresser.

— Fi ! la vilaine jalouse !

— Mais toutes les femmes qui aiment leur mari pensent certainement de cette façon. Demande plutôt à Louise si elle ne risque pas un œil dans les lettres adressées à son mari ?

— C'est possible, mais je ne le dis pas.

— Cela prouve que tu as la discrétion de les indiscrétions, risque Mlle Marguerite Lordeur qui avait eu le temps de reprendre ses esprits, fort troublés par l'annonce de la visite des deux Martinac.

— En attendant, dit M. de Mérande, puisque vous savez maintenant pourquoi nous allons à Dunkerque, nous vous confions à toutes les trois le soin de dresser la table, d'y mettre toutes les fleurs que vous voudrez et de surveiller la cuisine.

— J'ai amené Mathurine avec moi, dit Louise. Elle nous fera manger de bonne soupe et vous pouvez compter sur elle pour la confection des plats. Il faudra toutefois lui donner le menu. Elle a pour l'instant la haute direction de la cuisine.

— Il est trois heures de l'après-midi, la langouste et le turbot devant être servis au déjeuner de demain, qu'est-ce que Mathurine va nous servir ce soir ? interrogea M. de Kergorant. Nous serons de retour vers 8 heures avec nos convives.

— Nous allons le savoir, dit Louise en ouvrant la porte et en criant de sa voix la plus claire : Mathurine !

A ce moment, un couplet monta des sous-sols.

En épluchant ses légumes, Mathurine poussait la romance sentimentale :

Connais-tu le pays, où fleurit l'oranger,
La patrie des fruits d'or et des roses ver[meilles.
Où la brise est plus douce, et l'oignon plus [léger.
D'où qu'en toutes saisons, butinent les [abeilles.

— Laissez butiner les abeilles, Mathurine, et montez de suite, lui cria Louise dans l'escalier.

— Me v'là, madame ! J' pleure comme eun' vaque. C'est les oignons.

Et on l'entendit gravir les marches en chantonnant :

Les pleurs inondent mes paupières.
Pour les « chéser » un baiser suffira.

— Voilà, madame ! termina Mathurine, en surgissant sur le seuil.

— On demande le menu de ce soir. Vous savez qu'il nous arrive deux convives.

— Y a six chambres d'amis dans le château. Ils pourront toujours se pagnotter.

— Il ne s'agit pas de cela. Le menu ? interrogea M. de Kergorant.

— Le menu, voilà : soupe à l'oignon, vu que j'en pleure encore, cuisses de grenouilles, — le soir, ça fait dormir, — langue de bœuf sauce tomatre, une volaille et de la salade. Ils ne crèveront pas de faim, vous savez.

— Ce n'est pas pour crever de quelque chose qu'ils viennent ici, dit M. de Mérande en riant.

— Alors, le menu pour ce soir, ça va ? interrogea Mathurine.

— Très bien. Vous pouvez retourner à vos casseroles, ma brave Mathurine, et surtout, soignez bien vos plats.

(A suivre).